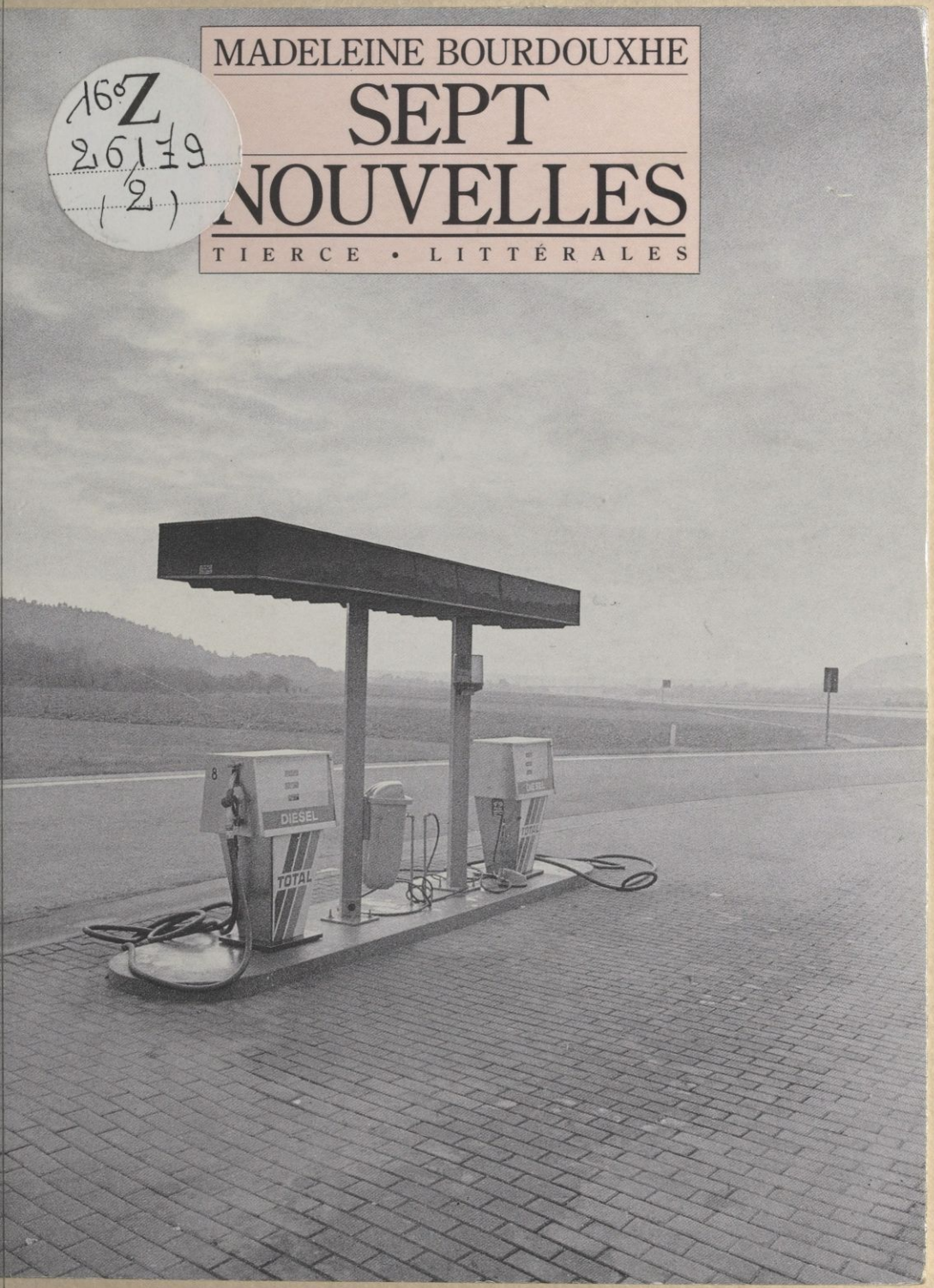
16°Z
26179
(2)

MADELEINE BOURDOUXHE

# SEPT NOUVELLES

TIERCE • LITTÉRALES



Voir aussi micro-
fiche même cote

83
4+48

MADELEINE BOURDOUXHE

# SEPT NOUVELLES

EDITIONS TIERCE

MF
S 31636

16° Z
26179
(2)

ISSN 0769-2676

DI - 01-07-1985 - 17511

Du même auteur

- *La Femme de Gilles,* Paris, Gallimard 1937
- *A la recherche de Marie,* Bruxelles, Editions Libris 1943




**Littérales, collection dirigée par Françoise Collin**

ISSN 0769-2676

ANNA

UN CLOU, UNE ROSE

LES JOURS DE LA FEMME LOUISE

CLARA

L'AUBE EST DEJA GRISE

BLANCHE

CHAMPS DE LAVANDE

# ANNA

« Tiens, dit-il, fais la monnaie.

— Oui, dit Anna. »

Elle rentra, et revint avec les coupures. Elle regarda Nicolas raccrocher le tuyau à la pompe, rendre la monnaie. Elle regarda la voiture qui traversait, reprenait sa droite, filait sur la route de Maisons-Alfort. Une autre voiture s'arrêta en face, chez le collègue. En face, la femme était longue, sèche, plus âgée qu'Anna. Elle portait un chignon démodé sur le sommet de la tête. Elle n'employait pas d'épingles à cheveux, elle maintenait son chignon avec quatre ou cinq clous qui se croisaient, formaient rosace autour du chignon : une vraie curiosité. Anna regarda la femme qui servait elle-même, raccrochait le tuyau à la pompe. Anna regarda la voiture reprendre sa droite, filer dans l'autre sens, sur la route de Maisons-Alfort.

« Alors, tu vas rester longtemps là ? On ne bouffe pas, non ? »

Nicolas avait crié de la fenêtre ouverte.

« On vient, dit Anna, on vient. »

Penchée sur le fourneau à gaz, Anna tenait les deux sautés de veau dans ses doigts au-dessus de la poêle, sans les y déposer. Elle était blanche, cette viande, blanche, fade. Cette viande était fade comme les autos qui passaient sur la route de Maisons-Alfort. Anna prit deux oignons, les coupa dans la

poêle. Elle fendit deux morceaux d'ail, les jeta avec les oignons, y ajouta une branche de thym. En faisant brunir le tout, elle regardait la viande qu'elle avait rejetée sur le papier. Cette viande était fade, comme les autos, comme l'odeur d'essence qui montait autour d'Anna, tout au long du jour. C'est étrange, pensa Anna, au cinéma il y a souvent des garages. Dans les derniers films que j'ai vus il y avait un garage. Un garage où un homme et une femme s'aimaient éperdument. Un garage où se préparait un formidable crime. Un garage où échouait et venait vivre un homme admirablement beau. Un garage installé par un groupe de jeunes gens et où ils s'amusaient tous comme des fous. Et puis, non seulement ce qui s'y passe, mais le lieu même, il vous a un de ces airs. Rien que des objets tout simples, rien que les objets que je vois tous les jours. Mais la pompe, l'enseigne, le bout de route, ça vous a un de ces airs éclaboussés de soleil. Même quand il pleut, ces objets-là, ils vous les montrent qui luisent, qui luisent étrangement. Garage, lieu pour grands crimes et grandes amours... Ah ! qu'ils y viennent voir, les metteurs en scène, dans mon garage. On voit bien qu'ils n'y vivent pas. Il ne se passe rien dans un garage.

Anna entra dans la pièce vitrée, en tenant la poêle devant elle.

« Merde, voilà un client », dit Nicolas.

Il sortit. Anna déposa la poêle sur la table et s'assit. On entendit le bruit de la pompe. On entendit le bruit d'une clé anglaise jetée sur le trottoir. Dans la poêle, la viande refroidissait. Anna poussa un long soupir qui tendait la toile blanche de son corsage un peu étroit. Anna baissa la tête. Sa gorge était belle, haute et ferme. Elle écarta les revers de son corsage, à l'échancrure. Des lignes légères et bleues marquaient sa gorge. Des veines, pensa Anna. Des tuyaux pleins de sang, pensa Anna. Anna pensa qu'un sein ne pouvait être vraiment beau

que s'il était en marbre, ou en pierre. Ce n'était pas que le sang effrayât Anna. Un sang fluide et rouge ne lui déplaisait pas. Mais la pensée d'Anna allait de l'avant. Tout de suite, Anna voyait un sang coagulé, noirci. Un sang qui se décomposait. Un sang qui refluait au cœur.

Nicolas rentra et reprit sa place.

« Alors, tu te sers ? dit-il.

— Je n'ai pas faim », dit Anna.

Il haussa les épaules et prit un sauté de veau.

« C'est corsé », dit-il.

Elle coupa un petit morceau de viande dans la poêle et elle le grignota. Il lui restait dans la gorge.

« Nicolas, dit-elle, ferme la radio...

— Pourquoi ? dit-il. C'est une chanson gaie. »

C'était une chanson gaie. Anna imaginait un homme sur une moto. Il allait vite. Il cognait un poteau. Sa tête cognait le poteau. Du sang fluide et rouge. Du sang qui refluait au cœur. L'homme était mort. Mort.

Anna se tenait des deux mains à la table, un peu écartée de la table. « Nicolas... », dit-elle, comme on dit « au secours... ».

« Eh bien quoi ? dit Nicolas en bouffant sa viande.

— Rien », dit Anna.

Elle se leva, alla au robinet, et avala un verre d'eau. Elle revint s'asseoir, se servit. Et mangea sa viande, comme Nicolas, comme tout le monde.

« C'est tout ? dit Nicolas.

— Il y a de la salade », dit Anna.

Quand ils eurent mangé la salade, elle débarrassa et commença de laver la vaisselle. Nicolas s'était assoupi à même sa chaise, la tête dans ses bras repliés sur la table. Il était fatigué, il s'était couché tard, la veille, parce qu'il devait achever la révision de deux voitures qu'on allait venir chercher le matin de

bonne heure. On entendit la corne d'une auto, en appels répétés, devant la maison.

« Petit, vas-y donc voir, dit Nicolas d'une voix endormie.

— Oui », dit Anna.

Elle servit dix litres, elle raccrocha le tuyau, elle reçut l'argent, elle regarda partir la voiture. Les automobilistes n'étaient jamais divertissants. Ils criaient le nombre de litres, ils payaient, disaient merci. La plupart ne sortaient même pas de leur voiture. C'était vous qui pouviez dévisser et revisser le bouchon. Même s'il y avait une réparation à faire, le conducteur restait dans la voiture, lui et sa famille. Lorsqu'il fallait employer le cric, ils descendaient tous et allaient se promener sur la route, revenaient quand c'était fini, disaient merci, s'en allaient en vitesse pour rattraper le temps perdu. Avec les cyclistes c'était différent. Le cycliste avait du charme. Le cycliste faisait le travail lui-même et demandait qu'on lui donnât un coup de main, pour tenir le vélo d'une façon ou d'une autre ; il parlait en travaillant. Quand il avait fini, il s'essuyait le front, disait :

« Il fait chaud, il n'y a pas un bistrot dans les parages ?

— Non, disait Anna, mais si vous voulez un verre de limonade. »

Elle allait chercher la bouteille. En guise de remerciement, le cycliste causait pendant un moment, disait d'où il venait, où il allait. Quand il partait, Anna pouvait le suivre du regard plus longtemps, l'imaginer encore, lorsqu'il était disparu dans le lointain de la route. Au garage, il ne venait guère de cyclistes.

Elle rentra, continua de laver la vaisselle. On entendit la sonnerie du téléphone. Le téléphone était sur la table qui servait de bureau, dans la pièce vitrée. Anna entendit la voix de Nicolas : « Allo... Allo... », répéta Nicolas, et puis : « Y a personne ». Nicolas alla s'étendre sur le petit divan et continua de sommeiller. Anna rangea les assiettes et les couverts. Elle passa un tor-

chon sur les carreaux de la cuisine. La sonnerie vibra à nouveau. « Allo », dit Nicolas. « Allo », hurla Nicolas. Il raccrocha, rageur.

« Plus moyen de me rendormir, à présent... »

Il sortit. Il amena une roue sur le trottoir et se mit à la réparer. Anna entendit le bruit mat du pneu contre les pavés. La sonnerie vibra pour la troisième fois.

« Allo ? dit Anna.

— C'est Bobby. Ça t'irait de sortir tout à l'heure ?

— Oui... oui..., dit Anna.

— Viens me chercher, on ira danser.

— Oui... oui... », dit Anna.

Elle raccrocha. Elle prit son mouchoir, le passa sur ses lèvres un peu humides. Nicolas remonta les escaliers de bois, entra dans la pièce.

« Qui c'est qui téléphone ?

— C'est Bobby, dit Anna.

— C'est sûrement cet emmerdeur-là qui m'a réveillé deux fois. Et il veut sortir avec toi, pas vrai ?

— Oui... », dit Anna.

La clé anglaise que Nicolas tenait à la main, il la lança avec violence sur la petite table, contre le téléphone. Puis il tourna le dos et se dirigea vers la porte.

« Nicolas..., cria Anna, tu sais bien que je ne fais rien de mal...

— Ça va. Tu me les casses », dit Nicolas en claquant la porte.

Anna s'assit sur le bord du divan, ses deux mains jointes serrées entre ses genoux. Nicolas est furieux. Nicolas ne voudra pas qu'elle sorte avec Bobby. Et son corps est là, assis sur le divan. Ses mains, ses genoux, ses bras. On ne peut même pas dire qu'il est en face d'elle. Elle est dedans. Elle est ce corps plein de veines. Elle est ces veines pleines de sang. Ces veines et ce sang qui